

Le tourisme tue ce qu'il promet de faire découvrir

Jean-Marie Harribey

20 septembre 2017

<https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2017/09/20/le-tourisme-tue-ce-qu-il-promet-de-faire-decouvrir>

Dans la même semaine, nous avons été témoins de deux événements, l'un entraînant un battage médiatique hallucinant, l'autre passant, en comparaison, presque inaperçu. Le premier est la décision du CIO d'accorder les Jeux olympiques à Paris en 2024, le second est la nomination par le président Macron de nommer Stéphane Bern « Monsieur Patrimoine », chargé de « recenser notre patrimoine culturel qui n'est pas en état et réfléchir à des moyens innovants de financer ces restaurations, dans les mois et années qui viennent », selon la déclaration du président.

Le premier événement a été l'occasion d'un déferlement de cocoricos, d'autosatisfaction, de propos dithyrambiques sur la « victoire de la France », accompagnés d'un pathos d'émotions, de larmes, aptes à masquer la colère contre la mise à mal du travail à travers les ordonnances du gouvernement. Sans oublier le pronostic délirant sur les retombées économiques positives de ces Jeux, capables d'impulser encore plus haut l'attraction touristique de Paris et de la France. Et c'est le point commun avec le second événement annoncé lors des journées européennes du patrimoine : l'« histrion » Bern, selon le mot de l'historien Nicolas Offenstadt¹, se voit confier la mission de promouvoir le patrimoine pour en faire un objet touristique aussi rayonnant que les paillettes de « l'ordre et de la monarchie » qu'il affectionne.

Il faut alors lire l'ouvrage de l'anthropologue et architecte Jean-Paul Loubes, *Tourisme, arme de destruction massive* (Éditions du Sextant, 2015). Ceux qui n'ont pas eu la possibilité de visiter les principaux hauts lieux du patrimoine mondial classés par l'UNESCO auront, en lisant Jean-Paul Loubes, un aperçu des destructions occasionnées par le tourisme de masse, dont le développement est parallèle à la mondialisation économique. Mais que l'on ne se méprenne pas, son livre n'est pas un nouvel inventaire des dégâts environnementaux créés par le déplacement de centaines de millions de personnes par an à la recherche de vacances et d'exotisme. Son livre comporte une double dimension : culturelle et philosophique, que l'on pourrait rassembler en un mot, poétique.

La destruction massive des cultures

Le plus troublant de l'affaire est que le classement au Patrimoine mondial par l'UNESCO ne protège pas les éléments classés par cet organisme. Il ne les préserve pas, au contraire il donne une impulsion pour les transformer en marchandises pour le plus grand profit des agences de voyage, des tours operators, des promoteurs immobiliers, etc., bref de l'industrie du tourisme.

Mais il ne s'agit pas simplement de déplorer le business du tourisme, mais de voir que ce tourisme à grande échelle – mondiale maintenant – s'organise par la destruction physique et symbolique des lieux traditionnels que, pourtant, les slogans publicitaires vantent. L'auteur décrit longuement comment, par exemple, la Chine détruit des villages entiers, déplace la population, emprisonne ou tue les récalcitrants, pour reconstruire en béton ce qui sera offert

¹ Sur le site de *L'Obs*, 18 septembre 2017
<http://tempsreel.nouvelobs.com/politique/20170918.OBS4778/stephane-bern-en-charge-du-patrimoine-sa-vision-de-l-histoire-est-etriquee-et-orientee.html>

en pâture aux cars de touristes dûment accompagnés par les représentants des autorités. « Au Xinjiang, la sinisation consiste à réactualiser un passé bouddhiste disparu depuis le XI^e ou le XIV^e siècle selon les oasis, pour recouvrir les témoignages architecturaux et urbains d'une culture islamique actuelle. Cette opération entraîne la destruction, la captation ou le détournement des monuments majeurs de l'architecture des Ouïghours, mais aussi la construction de faux monuments antiques, réputés réactiver un patrimoine bouddhiste davantage associé à la présence chinoise. » (p. 67). Ou bien : « La fausse Préfecture de Turfan (Xinjiang, Chine). La fiction architecturale vient ici brouiller ce que disent la vérité historique et l'archéologie. Les voyageurs qui achèteront un séjour pour parcourir la fabuleuse histoire des *Routes de la soie* seront invités à visiter un palais annoncé par un panneau sur lequel on peut lire : "*Ancient Prefectural Residence Turpan*" ? Il s'agit là d'une double escroquerie : ce palais n'est pas ancien – il a été édifié dans les années 2004-2006 – et une préfecture de Turfan (Turfan) au temps des Tang n'a jamais été bâtie sur ce lieu. Un magnifique bâtiment neuf d'opérette, par sa couleur, son architecture et le soin apporté à sa construction, rivalise désormais avec la mosquée d'Imin toute proche, un joyau du XVIII^e siècle récemment restauré. Avant les années 2000, la mosquée d'Imin se dressait seule parmi les champs de coton et de vignes parsemées de fours à briques. L'un des plus prestigieux monuments d'architecture du Xinjiang voit maintenant sa magnifique insertion dans le site détruite par des aménagements ineptes survenus depuis 2003. Elle est soustraite à la prière des fidèles et réduite à une attraction (*scenic spot*). » (p. 68-69).

Faut-il parler des selfies faits par des gens « hilares » (p. 148) devant les fours crématoires en Cracovie, qui a développé une « industrie de l'holocauste » (p. 148). Ou bien de l'extension des *fac-simile* qui fait glisser « de la notion de culture vers ce que l'on nomme l'animation culturelle » (p. 104). Les plus célèbres en France sont ceux de Lascaux et de la grotte Chauvet, qui permettent à des millions de personnes de découvrir des merveilles de l'art pariétal, mais à condition de ne pas ignorer l'envers du décor. Tous les parcs nationaux ou régionaux attirent, dès leur création, des aménageurs et des bétonneurs de toutes sortes.

Une invitation au voyage

Le deuxième intérêt du livre de Jean-Paul Loubes est d'ouvrir sur une réflexion anthropologique, philosophique et poétique. L'auteur propose une hypothèse interprétative : le tourisme pourrait être une « nouvelle religion universelle » (p. 119 et suiv.). « Comme le christianisme lors de son apparition, le tourisme de masse recouvre les anciens cultes. Les anthropologues nomment ce recyclage des sites par les religions qui les occupent successivement "permanence d'une géographie sacrée". Le tourisme constitue le dernier en date des occupants de ces lieux. [...] Les anciens lieux de culte sont livrés à une fréquentation de visiteurs dont une partie seulement est mue par la dévotion. Au pèlerinage a succédé le tourisme. [...] On va surtout à Saint-Jacques de Compostelle pour vivre une expérience intérieure personnelle et les dépliants et guides touristiques spécialisés dans la "randonnée jacquaire" précisent bien qu'il n'est pas nécessaire d'être croyant pour tenter l'expérience. » (p. 120).

Jean-Paul Loubes s'insurge contre la transformation des « lieux sacrés que sont le Machu Pichu, les Pyramides, le Taj Mahal, Venise et les centaines d'autres merveilles » en un « monde "récréatif" » (p. 143). Mais son livre n'est pas triste, il n'incite pas au rejet du monde. Au contraire, il est une invitation au voyage, intérieur, mais ouvert. Jean-Louis Loubes cite Lévi-Strauss, Segalen ou Montaigne qui écrivait dans *Les Essais* : « *Parmi les conditions humaines, celle-ci est assez commune : de nous plaire plus des choses étrangères que des nôtres et d'aimer le remuement et le changement.* » (p. 143).

Il définit le voyage comme « création de soi mais à la fois ressource et méthode pour le poète » (p. 161) à l'instar de Kenneth White : « "Dans mon idée de ce que l'on pourrait appeler la littérature nomade, il ne s'agit ni d'élaborer une science ni de raconter une histoire,

ni de refléter un état de choses, mais de suivre des pistes. Il s'agit d'un mouvement de pensée, en dehors des codes, d'une géographie de l'esprit en dehors des systèmes." Une telle littérature sera portée par la poésie du monde. » (p. 161).

Jean-Paul Loubes cite aussi Jack Kerouac, qui a passé sa vie à avoir soif de grands espaces, de liberté, de mondes nouveaux, tout en magnifiant le « voyage solitaire » (p. 157). Le tourisme, arme de destruction massive, ne serait peut-être alors que l'expression d'une contradiction de la modernité. Une de plus.